

Table de concordances rythmique et syntaxique des Poésies de Paul Verlaine. Poèmes saturniens, Fêtes galantes, La Bonne Chanson, Romances sans paroles. Elaborée par FREDERIC S. EIGELDINGER, DOMINIQUE GODET et ERIC WEHRLI. Centre d'Études Arthur Rimbaud, Université de Neuchâtel, Genève, Éditions Slatkine, 1985. Un vol. de 352 p.

Cette *Table de concordances* veut être le pendant de celle que le Centre d'Études Arthur Rimbaud établit en 1981 pour les *Poésies* de Rimbaud. Elle comprend, comme celle-ci, une table des mots-pleins, un index des mots-outils, un tableau des fréquences des parties du discours, un tableau alphabétique des fréquences et des fréquences décroissantes, et un index des rimes. Les mêmes méthodes ingénieuses d'analyse ont été adoptées, pour grouper sous la même rubrique les différentes formes d'un mot, pour indiquer les éléments subordonnés d'une phrase, bref, pour marquer l'importance relative de chaque mot. Les auteurs ont circonscrit leur travail en deux points : cette concordance ne tient pas compte des variantes enregistrées dans l'édition de base (*Œuvres poétiques complètes* de Verlaine, éditées par Y.-G. Le Dantec, et revues par J. Borel [Bibliothèque de la Pléiade, 1962 ; 1981]), et ne prend en considération que les quatre premiers recueils de Verlaine – ceux qui furent admirés ou influencés par Rimbaud. Sont ainsi exclus les quelques poèmes contemporains de ces recueils, mais qui n'y figurent pas. S'il est probable qu'un tableau de fréquences, par exemple, ne prend toute sa signification que s'il recense toute l'œuvre du poète en question, cette approche économique offre d'autre part certains avantages, notamment dans la différenciation des mots-pleins (substantifs, verbes, adjectifs, etc.) et des mots-outils (prépositions, conjonctions, pronoms, etc.). En refusant ainsi la neutralité des concordances traditionnelles, cette *Table* a le grand mérite de respecter la nature particulière d'un langage poétique d'inciter plus que ne peut le faire une simple liste de mots, à la recherche – même si elle est limitée à une comparaison de Verlaine avec Rimbaud – et de ne pas prendre au pied de la lettre les remarques de Sainte-Beuve, reprises par Baudelaire, selon lesquelles le mot le plus fréquent traduit l'obsession du poète.

GRAHAM ROBB.

STEPHANE MALLARME, *Écrits sur le Livre* (choix de textes) précédé par HENRI MESCHONNIC, *Mallarmé au-delà du silence*, suivi de *Un livre qui soit un livre* par CHRISTOPHE ROMANA, Paris, Éditions de l'Éclat, collection « Philosophie imaginaire », 1985. Un vol. in-12 de 185 p.

S'agissant de « donner à lire un Mallarmé philosophe » (p. 9), les Éditions de l'Éclat nous proposent, bien plutôt, un Mallarmé *éclaté*... Ordonné en cinq chapitres selon l'itinéraire d'*Igitur*, l'ouvrage se présente en effet comme une mosaïque de citations de l'œuvre en prose (dont la correspondance), montage fragmentant et réassemblant sans souci de chronologie, les spéculations de Mallarmé sur le Livre, ou *l'économie poétique*, entendue au sens large puisqu'elle commande à la fois l'acte et le lieu, le sens et les enjeux de l'écriture. Certes, la démarche séduit de prime abord : en portant l'accent sur la production théorique du poète, elle exhume quelques textes méconnus et surtout fait droit à l'extrême lucidité d'une pratique attachée à son propre dépassement, par-delà les « exercices en vue de mieux ». Cependant, comme en tout montage, interviennent des truquages, dont le moindre n'est pas que, donnés hors contexte, certains fragments prennent un sens différent de l'original. Inflexibilité neutralisable lorsqu'il s'agit de passages célèbres, dont le contexte est présent à la mémoire, considérable lorsque les extraits proviennent, par exemple, des let-

tres et que tel commentaire de Mallarmé sur l'envoi d'un correspondant se trouve mêlé, et donc assimilé, à des réflexions sur sa propre pratique. De plus, quoi qu'on en dise, la perspective chronologique, chez Mallarmé autant sinon plus qu'ailleurs, s'avère de prime importance : elle permet d'éviter l'immobilisation d'une pensée dont il faut, précisément, suivre le mouvement, saisir les moments successifs. Ce qui n'est guère rendu possible par le présent recueil.

En fait, l'intérêt essentiel de l'ouvrage se situe du côté de son introduction (glissons sur la postface, exercice de style inutile, naïvement mimétique), où H. Meschonnic recense et défait quelques-uns des « effets Mallarmé » (récupération célébrative de l'œuvre par une modernité plus soucieuse de s'y fonder que de vraiment la lire), avant de frayer la double voie d'une relecture d'ensemble : emprise de l'oralité sur l'écriture (le poème emprunte à la conversation son rythme : sinuosités, ellipses, reprises), prégnance d'une « poétique du oui » (au rebours de la « négativité » tant analysée). Essai confus par endroits (pléthore de citations) mais brillant, encore que l'auteur soit parfois près de tomber en l'excès de ceux qu'il dénonce ; ainsi, quand il donne la « poétique du oui » pour la clé unique, la loi essentielle de l'œuvre mallarméenne, il oublie qu'en celle-ci le *non* et le *oui* s'articulent étroitement ; mieux : que le *non* est le temps et le parcours qu'il faut au *oui* pour s'ouvrir.

Au total, un ouvrage inégal quoique stimulant, et qui ne rendra guère service qu'au connaisseur, déjà, de Mallarmé, auquel il s'offre comme un séduisant florilège, ou memento. Quant aux autres, qu'ils retournent, après lecture de son introduction, à la pratique, patiente et obstinée, des textes *intégraux*.

PASCAL DURAND.

Du Romantisme au Surnaturalisme. Hommage à CLAUDE PICHOS. Neuchâtel. A la Baconnière, Coll. « Langages », 1985. Un vol. 14 x 21 de 396 p.

James S. Patty, de l'Université Vanderbilt, et le comité de rédaction qu'il a dirigé, ont eu le souci de donner à ce recueil d'hommages une unité dans l'approfondissement de l'évolution du romantisme au surnaturalisme. Arnaud de Marcéil nous rappelle qu'avant d'enseigner à Aix-en-Provence, à Bâle, à Namur, à Nashville et à Paris, Claude Pichois fut professeur de seconde et de première dans une institution libre. Le jeune maître se signalait déjà par son érudition, mais aussi par son humour et sa sensibilité. La vaste production du spécialiste de Baudelaire, de Jean-Paul Richter, de Nerval, de Philarète Chasles et de Colette est bien connue des lecteurs de la *R.H.L.F.* On en trouvera le détail dans la bibliographie qui clôt le recueil (p. 363-387).

Henri Coulet (« Les deux Sophie », p. 17-26) nous fait découvrir dans *l'Emile* deux Sophie : la future épouse d'Emile et une autre Sophie, éprise de Télémaque et qui meurt au moment où l'on allait la marier de force. Faut-il voir, dans ce dédoublement de Sophie, un fantasme de Rousseau concernant sa propre personne ? Les deux Sophie ne seraient qu'une, sans qu'on sache laquelle est le rêve, ou le cauchemar, de l'autre ? Quoi qu'il en soit, Henri Coulet nous fait voir en Rousseau un des aspects les plus tourmentés de la sensibilité moderne.

Arnaldo Pizzorusso, dans un article très dense et très subtil sur les spectacles de l'imagination et de la mémoire dans les *Carnets* de Joubert (p. 27-38), remarque que celui-ci « note des impressions dont la notation ressemble souvent à la transcription des rêves ». Pour décrire la subjectivité des sensations, Joubert a recours à une série de constructions analogiques. De ces sensations, il arrive que l'écriture conserve et transmette les traces.